

Fabrication du mensonge

François Richard

Volume 29, numéro 1, 2020

L'empire du faux : première partie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1070637ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1070637ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, F. (2020). Fabrication du mensonge. *Filigrane*, 29(1), 13–34.
<https://doi.org/10.7202/1070637ar>

Résumé de l'article

La psychanalyse peut éclairer le partage entre le vrai et le faux dans le social à partir de ce qui est juste dans l'interprétation en séance. Le *fake* selon Donald Trump et d'autres, la post-vérité, les « faits alternatifs », relèvent d'une confusion qui n'est pas exactement le mensonge. Une image photographique peut être vue de plusieurs façons et certains historiens distinguent mal la fiction de la véracité dans le contexte d'une domination des discours relativistes. Dans cette nouvelle rhétorique sophiste insistent les invariants paranoïaques-pervers à l'oeuvre dans le discours nazi. Les conceptions freudiennes sur le déni, la psychose et les phénomènes de masse s'appliquent aux années 1930-1945 mais aussi au complotisme contemporain, avec une différence : désormais la logique totalitaire se dilue dans une crise démocratique de l'autorité. Les vérités sont partielles et améliorables dans une perspective laïque, tandis que les religions comportent un versant dogmatique et un versant ouvert au commentaire. Un optimisme pondéré caractérise la nécessaire défense d'un rationalisme renouvelé.



Fabrication du mensonge

François Richard

Résumé : La psychanalyse peut éclairer le partage entre le vrai et le faux dans le social à partir de ce qui est juste dans l'interprétation en séance. Le *fake* selon Donald Trump et d'autres, la post-vérité, les « faits alternatifs », relèvent d'une confusion qui n'est pas exactement le mensonge. Une image photographique peut être vue de plusieurs façons et certains historiens distinguent mal la fiction de la véricité dans le contexte d'une domination des discours relativistes. Dans cette nouvelle rhétorique sophiste insistent les invariants paranoïaques-pervers à l'œuvre dans le discours nazi. Les conceptions freudiennes sur le déni, la psychose et les phénomènes de masse s'appliquent aux années 1930-1945 mais aussi au complotisme contemporain, avec une différence : désormais la logique totalitaire se dilue dans une crise démocratique de l'autorité. Les vérités sont partielles et améliorables dans une perspective laïque, tandis que les religions comportent un versant dogmatique et un versant ouvert au commentaire. Un optimisme pondéré caractérise la nécessaire défense d'un rationalisme renouvelé.

Mots clés : complotisme ; mensonge ; nazisme ; paranoïa ; perversion ; rationalisme.

Abstract: Psychoanalysis can shed light on the division between truth and falsehood in the social sphere based on what is *just* within the interpretation during the session. The *fake* according to Donald Trump and others, the post-truth, the "alternative facts," all arise from a confusion that is not exactly a lie. A photographic image can be seen in many ways and, while the relativistic discourse reigns, some historians have difficulty distinguishing between fiction and truthfulness. In this new sophistic rhetoric, some paranoid-perverse invariants at work in Nazi discourse are showing. Freudian conceptions of denial, psychosis and mass phenomena can be applied to the years 1930-1945, but also to the contemporary conspiracy theories, with one difference: totalitarian logic is now diluted in the crisis of the democratic authority. The truths are partial and can be improved from a secular perspective, while religions have both a dogmatic side and a side open to comment. A balanced optimism characterizes the essential defense of a renewed rationalism.

Key words: conspiracy; lying; Nazism; paranoia; perversion; rationalism.

Au mémorial dédié aux victimes de la bombe atomique à Hiroshima, est inscrite cette phrase : « Nous promettons de communiquer la vérité sur cette tragédie à tout le Japon et le monde, et la transmettre dans l'avenir, de tirer les leçons de l'histoire [...] Des photos des victimes et une liste de leurs noms sont affichées pour communiquer le fait que tant de personnes

sont mortes.» Un sentiment tragique et presque religieux cède très vite le pas à l'inquiétude que l'on puisse ne pas croire à la véracité des faits, d'où les témoignages filmés de survivants, en particulier de mères racontant l'agonie de leurs enfants.

Le négationnisme, nous le verrons, est consubstantiel au nazisme en un mélange inextricable de perversion et de psychose. Le récit historique, avec sa méthode rigoureuse, semble menacé par une possible contestation des événements, de leur gravité ou encore du sens qu'on leur donne. Si l'exemple paradigmatique en est la Shoah avec la résurgence actuelle de l'antisémitisme, ce poison attaque désormais avec une arrogance croissante, et effrayante, toute parole alléguant des faits reconnus par tous pour l'obliger à se soumettre à un débat supposé normal parce que démocratique. Il envahit toutes les questions sociétales, y compris celles qui relèvent du domaine scientifique (controverses sur les vaccins, la délimitation entre l'humain et l'animal, l'origine du vivant ou de l'univers, etc.).

La rationalité issue du siècle des Lumières et de la tradition de l'*Aufklärung* vacille; il y aurait du vrai à chercher dans les allégations falsifiantes, dès lors qu'il y a beaucoup d'éléments insuffisants dans le discours du bon sens, qui ne serait qu'un sens commun culturellement construit. Des vérités plurielles et partielles on passe à des signifiants flous, *fake*, *post-truth* et autres *bullshit* – simulacres et mises en scène spectaculaires; certainement, personne ne prend au sérieux les palinodies des Trump, Bolsonaro, Kim Jong-il, quoique les Salvini, Poutine et Deng Xiaoping tracent le même chemin d'une façon moins burlesque dont on ne s'inquiète pas assez: les outils d'analyse du journalisme politique et des sciences humaines éclairent ce trouble de notre époque en négligeant l'essentiel, soit une perversification de la culture et des surmois individuels. Preuve s'il en est, la comparaison avec les années 1930 apparaît probante mais ne fait pas beaucoup réagir.

La psychanalyse a je crois ici quelque chose de spécifique à dire, et je m'y essaierai dans le prolongement de mon livre *L'actuel malaise dans la culture* (2011) et de mon article « Le Surmoi perversi » (2017). La « vérité » que la psychanalyse prétend dégager de la « fausseté » du symptôme, individuel et collectif, recoupe la critique de vérités trop universelles suspectes de légitimer des dominations de genre et postcoloniales, mais s'en différencie. Il nous est possible de dénoncer un mensonge pervers ou des crimes politiques paranoïaques sans les ramener systématiquement à la psychologie narcissique de leurs auteurs ou à leur situation socioculturelle singulière. Sophie Gilbert, Élise Bourgeois-Guérin et Alexandre L'Archevêque (2019) se

demandent « dans quelle mesure le “vrai” [...] l’est véritablement ». La pensée juste, face à l’*Empire du faux*, semble insuffisante tandis que les « nouvelles trompeuses brouillent superbement les frontières entre le vrai et le faux » (Gilbert, Bourgeois-Guérin et L’Archevêque, 2019) et institue une zone de confusion entre vérité et puissance. Par exemple, le terme « valeurs » suppose un relativisme (mes valeurs, leurs valeurs) qui s’éloigne de l’universalité de la vérité : tel ou tel groupe humain a telle et telle valeur. On en vient facilement au moindre mal (la démocratie imparfaite) comme seule valeur qui reste, dans le sentiment d’une impasse de la pensée.

Dans ses interventions auprès de ses patients, le psychanalyste s’aligne spontanément sur ce qui lui semble le plus approprié au moment présent de la cure et aux défenses du patient, en même temps que sur un esprit de justesse raisonné : la parole mesurée capable d’introduire à plus de vérité personnelle, une parole dépouillée d’artefacts rhétoriques adressée à l’intimité psychique d’origine infantile de l’autre. S’il s’en tient à ce ton et à ce style, il perçoit aussi le caractère systématiquement biaisé de la présentation des sujets sociopolitiques d’actualité. Ainsi récemment en France : le propos récurrent sur la fragilité narcissique adolescente des terroristes djihadistes en déshérence d’identité culturelle, là où l’on observe plutôt des traits paranoïaques religieux-totalitaires (Richard, 2017), ou encore le discours sur les motivations des « gilets jaunes », souffrant de déliaison sociale et de pertes de repères dans la mondialisation, et ce sans que l’on interroge suffisamment leurs affinités avec les réseaux complotistes de la « fachosphère ».

En septembre 2019, la révélation des écrits antisémites de Yann Moix et de ses amitiés pour les négationnistes les plus virulents, les aspects fantasmatiques outranciers de son roman autobiographique *Orléans*, ne firent que renforcer l’image littéraire d’un personnage complexe – sans que l’on discute sérieusement de la qualité, douteuse, de ses ouvrages –, à la fois salaud et victime, le tout culminant dans une invraisemblable séance télévisée de contrition vraie et fausse, *hystérique*. De Heidegger on ne veut pas comprendre, indépendamment même de ses affinités nazies peut-être circonstancielles, que ses propos critiques de la modernité et de la technique sont intrinsèquement fascistes là où on les présente comme de gauche.

Notre monde intègre en même temps réaction conservatrice, individualisme post-moderne et radicalisme anti-système.

Fake

Le 20 janvier 2017, Donald Trump est investi président des États-Unis, dans un contexte de polémique sur la notion de « post-vérité » et de débat sur la preuve par l'image photographique. Sean Spicer, porte-parole de la Maison Blanche, affirme que la foule lors de la cérémonie était la plus importante que l'on ait jamais connue pour l'investiture d'un président américain. Trump avançait l'estimation, fausse, de 1 à 1,5 million de personnes. Le 22 janvier, une de ses conseillères, Kellyanne Conway, évoque des « faits alternatifs » pour justifier les estimations fausses – l'expression, typique de la logique fétichiste du déni, veut signifier qu'un mensonge n'est ici pas un mensonge, mais pas la vérité non plus, on serait « au-delà » de celle-ci dans un *storytelling* où la dimension fictionnelle de toute mise en récit l'emporte sur le principe de réalité. Le *New York Times* publie deux photos du National Mall prises quarante-cinq minutes avant les cérémonies d'investiture respectives de Barack Obama et de Donald Trump, d'où il ressort qu'il y avait lors de la seconde un tiers de la foule réunie lors de la première.

Les thèses conspirationnistes sur le 11 septembre 2011 s'organisent autour de l'absence de photographie de l'avion s'écrasant sur le Pentagone mais aussi sur la présence de photographies qui ne correspondraient pas aux dimensions d'un Boeing 757; des vidéos défendent la thèse d'une « démolition contrôlée » des Twin Towers – c'est-à-dire voulue et organisée par le gouvernement ou les services secrets à partir des images mêmes de leur effondrement: « La force de ce procédé tient à ce qu'il semble se contenter d'exhiber ce qui est présent dans l'image pour en renverser le sens habituellement reçu, identifié à celui que les médias et le pouvoir lui donnent. » (Ledoux, 2019, p. 94) Le monde est inversé sans falsification grossière par une intentionnalité subjective de bonne foi de mauvaise foi, un délire sans délire, une projection à l'état pur où l'interprétation folle s'efface devant un mixte réel/image. Lors d'une discussion entre experts à la télévision, la journaliste interrompt, « priorité à l'image » dit-elle, la caméra se focalise sur une manifestation de rue en cours, on ne voit pas grand-chose, un vague mouvement, les badauds circulent quand même, « là c'est calme mais on sent une forte tension », l'image bascule dans le réel, l'un génère l'autre et inversement, comme dans l'hallucinatoire. Le filmé en direct a une valeur indicielle de référence à un fait réel.

Le premier cliché photographique du camp d'Auschwitz pris en avril 1944 par des aviateurs américains pour localiser des sites industriels à bombarder, montre le camp qui reste pourtant inaperçu sur ces photographies

jusqu'en 1977 après le succès de la série télévisée *Holocauste*. Il y a une similitude avec la paranoïa complotiste qui réinterprète une image à rebours de son sens premier – le pas est facile à franchir vers l'idée post-moderne d'une générativité de récits pluriels tous relatifs qui n'est, je crois, que la rationalisation de la lâcheté qui ne combat plus le faux. Trump : « Honnêtement il y avait l'air d'y avoir un million et demi de personnes » ; « *honestly* », « *it looked like* », cette insistance rhétorique institue la sincérité comme supérieure à l'exactitude, et très vite équivaut à celle-ci, car depuis le Capitole où il se trouvait, la foule apparaît sans doute plus nombreuse que depuis l'endroit où furent prises les photos controversées. En juillet 2019 le même Trump, plus subtil, reconnaissait qu'il ne disait pas toujours exactement la vérité mais qu'une partie de lui-même était dans ces cas profondément convaincue. Les amateurs de sites complotistes veulent croire passionnément, mais dissimulent leur emportement en le certifiant reflet du réel via la photographie, la perception, ou l'opinion d'autorités supposées incontestables, sans assumer leur parti pris vindicatif.

Peut-on dire ici que plusieurs récits ou opinions égaux s'affrontent, que Clinton versus Trump, après tout, c'est du vide idéologique dans les deux cas ? Non, car l'un de ces récits est franchement pervers là où l'autre est simplement pragmatique et opportuniste. Si on voit seulement en 1977 ce qu'il y a sur la photo d'Auschwitz de 1944, c'est bien sûr parce qu'entre temps les représentations collectives sur la Shoah ont changé ; en déduire l'inexistence possible de la Shoah est un mélange de psychose et de perversion. Poser que toute représentation historique est relative mène très vite à une sorte de cynisme anarcho-structuraliste.

Selon Paul Veyne, « il n'y a pas de vérité des choses et la vérité ne nous est pas immanente » (1983, p. 119). Dans *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, il parle de « l'existence ou la non-existence de Thésée ou des chambres à gaz » (comme ayant « une réalité matérielle qui ne doit rien à notre imagination ») et ajoute que « cette irréalité ou réalité » est connue en fonction des mentalités et des représentations d'une époque – ce qui n'est pas faux – puis franchit une limite épistémique, qui est aussi une limite morale : « c'est nous qui fabriquons nos vérités » (p. 123), formule ambiguë qui maintient encore un peu de raison, pour filer encore plus vers l'irrationalisme : la réalité « est fille de l'imagination », il n'existe pas de « concept de réalité qui permet de dire que les chambres à gaz ont existé ou n'ont pas existé dans la réalité, indépendamment de notre imagination » – la pensée est pervertie, l'« imagination » se substitue au concept et au sens commun, alors qu'un intellectuel devrait

se défier de sa propre imagination, surtout en un temps où nous sommes informés des résistances aux vérités déplaisantes.

Ce que Veyne voulait sans doute dire est que l'on découvre des vérités partielles remises en cause ou pas ultérieurement sans que cela abolisse l'idéal de vérité, mais il tombe malheureusement dans le « rien n'est vrai » et l'apologie des fictions multiples à la mode. L'*Aufklärung* se retourne contre elle-même quand la démythologisation va jusqu'à réfuter toute rationalité, et ce malaise affecte la pensée déprimée par une absence de perspective historique et de solution des problèmes. À peu près n'importe quoi peut sembler possible ou excusable si l'on considère insupportable, comme beaucoup de nos contemporains, le simple fait de vivre dans un monde organisé et réglementé.

D'où regarde-t-on est une vraie question, mais n'abolit pas la nécessité objective de rechercher la véracité, une vérité partielle non pas évolutive mais améliorable – à défaut de quoi on glisse dans une problématique fétichiste du déni et même *border-line*. À propos de Trump à nouveau, « même quand il n'est pas en train de mentir intentionnellement, il est régulièrement dans l'erreur [...] Ses fausses déclarations ne sont pas des affabulations destinées à masquer ce qu'il ne sait pas. Ses mensonges visent plutôt à réécrire ou à embrouiller les fils de l'histoire » (McGranaham, 2019, p. 123). C'est l'adversaire qui produit des *fake news* tandis que Trump a généré une communauté politique qui s'autovalide autour de la *truthiness* (« véritude », selon le mot de Stephen Colbert), affect de colère et de dépossession de ceux qui se sentent laissés pour compte. À tout bout de champ Trump dit, avec un grand geste du bras, « *That's fake* », pour évacuer un propos contradictoire comme par définition non valable – projection massive accompagnée d'un sophisme implicite imparable, que l'on pourrait résumer de la sorte : c'est parce que ça a tous les bons arguments du vrai que justement on voit bien que c'est un mensonge bien construit par des gens doués pour le faux et le mensonge ; c'est faux parce que ça a l'air vrai.

Cette logique permet à des personnes humiliées par leur propre difficulté à penser clairement de se venger des supposés « sachants », en un spectre qui va du bon sens populaire dévoyé au véritable complotisme pervers paranoïaque qui dénonce le *fake* tout en en fabriquant, en passant par le défi puéril qui déclare que tout est *bullshit* et jouit à faire du *buzz* et des *clashes*. Ce morcellement empêche d'y voir une idéologie nettement constituée ; on y diagnostiquerait plutôt des processus primaires réprimés par la civilisation qui ressurgissent intriqués à de la pulsion de mort en une

perversion de l'*esprit*: « vous ne nous empêcherez pas de croire cela même si vous raisonnez bien, nous on sait ce que l'on vit et vous n'y comprenez rien. Nous savons bien que vos connaissances sont bonnes, mais nos émotions sont plus fortes ».

Les « faits alternatifs » pullulent, Maxime Nicolle, l'un des leaders des « gilets jaunes », déclare que l'attentat de Strasbourg a été organisé pour détourner l'attention de son mouvement, c'est bien raisonné donc c'est probable, l'examen approfondi de la complexité des faits est évité, mais on reste dans un régime de la vérité. La démocratie est structurellement déceptive, la dénonciation des discours politiquement corrects ou des mensonges des dirigeants n'est pas une chose nouvelle, mais surprend aujourd'hui une rage convaincue de préjugés qui adhère immédiatement à des thèmes complottistes que l'on croyait d'un autre âge, et contamine les élites politiques du monde supposé civilisé – car personne ne s'étonne des tentatives des manipulations de l'opinion sur internet par la Russie post-totalitaire.

« Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? » demande l'historien Paul Veyne ; un autre historien, Lucien Febvre, considère qu'à l'époque de Rabelais on pouvait être à la fois incroyant et croyant, d'une façon quelque peu différente de l'agnosticisme contemporain, mais le préparant. Dans le même sens les communistes croyaient-ils si fort que cela à la révolution socialiste, et est-ce une si grande catastrophe si ce récit ne fonctionne plus ? Aujourd'hui, Trump ne cherche pas à reconstruire un grand récit sur les ruines de la post-modernité, les déclarations martiales de Poutine sur la décadence de l'Occident n'enthousiasment pas les masses, tandis que la gauche ultra-moderne affine des conceptions critiques trop sophistiquées et souvent auto-réfutationnelles. Nous trouvons là plus une fin de cycle de la décomposition (Castoriadis, 1999) qu'une époque nouvelle.

Les modalités de mise en récit de l'historicité évoluent vers plus de cynisme et moins de rationalité, plus de simulacre et moins de vérité articulée à la réalité, fin d'époque plus que nouvelle époque. Robert Musil, évoquant dans les années 1920 et 1930 l'année 1913, écrit : « Comme quand l'aimant lâche la limaille, et elle retombe en vrac. Comme quand un peloton de laine se défait... un cortège se disperse... un orchestre commence à jouer... partout les limites précises s'étaient effacées », de sorte que même si tout n'était pas « absolument mauvais » il y avait « un peu trop d'erreur dans la vérité... on dirait que le sang, ou l'air, ont changé... on ne sait plus... si le monde a réellement empiré, ou si l'on a tout simplement vieilli. Alors un nouvel âge a décidément commencé. » (Musil, 1957, p. 67-68) Et, poursuivant : « Il n'est

pas une seule pensée importante dont la bêtise ne sache aussitôt faire usage, elle peut se mouvoir dans toutes les directions et prend tous les costumes de la vérité. La vérité, elle, n'a jamais qu'un seul vêtement, un seul chemin : elle est toujours handicapée.» (Musil, 1957, p. 69)

Musil ne pouvait pas prévoir qu'il décrivait la situation actuelle, mais il savait que la crise de la modernité est sans fin quoique toujours récemment apparue :

Personne ne savait exactement ce qui était en train ; personne ne pouvait dire si ce serait un art nouveau, un homme nouveau, une nouvelle morale [...] on aimait les surhommes, on aimait les sous-hommes [...] Y avait-il plus de contradictions paralysantes qu'autrefois ? Il était presque impossible qu'il y en eût davantage. N'avait-on jamais commis d'absurdités jadis ? Bien au contraire, par milliers ! Entre nous soit dit : le monde se mettait en quatre pour des faibles, et les forts passaient inaperçus ; des sots jouaient quelquefois le premier rôle [...]. (Musil, 1957, p. 65-67)

Pour peu qu'on soit attentif, on pourra toujours deviner, dans le dernier avenir entré en scène, les présages du futur « bon vieux temps ». Alors, les idées nouvelles n'auront guère que trente ans de plus, mais elles seront apaisées, légèrement empâtées, elles auront fait leur temps [...]. (Musil, 1957, p. 157)

La boîte brillante et brimbalante qui le transportait lui semblait une machine dans laquelle quelques centaines de kilos d'homme étaient ballottés pour être changés en avenir. Cent ans auparavant, ils étaient assis avec les mêmes visages dans la malle-poste, et dans cent ans Dieu sait ce qu'il en sera d'eux, mais ils seront assis de la même manière, hommes nouveaux dans de nouveaux appareils [...]. (Musil, 1957, p. 439)

Musil avait sans doute lu Freud puisqu'il avance cette explication : un « pseudo-Moi, une âme de groupe » s'est substituée au sentiment plus juste de l'écart abyssal entre le temps où un homme a vingt ans et celui où son père avait vingt ans, alors qu'en tant que sujets ils sont semblables. Sans doute notre présent se distingue-t-il des présents précédents par une *saturation* particulière. Il comporte un début de conscience d'une fausseté, peut-être ce « présentisme » dont parle François Hartog (2013) où l'on se raccroche au présent parce qu'au moins il existe, comme l'indignation et

maintes polémiques surfaites. Chacun attend la séquence suivante du récit politique ou du roman national, on sent bien qu'il ne s'agit pas d'historicité véritable.

Il nous faudrait être les anthropologues de notre présent non pour dire « Il n'y a rien de nouveau », mais pour dédramatiser et mieux saisir le passage d'une forme à une autre forme au sein d'une structure globale qui ne change que sur de longues durées. Par exemple, y a-t-il eu rupture dans la transmission entre la génération des parents des baby-boomers d'après-guerre, futurs soixante-huitards, et celle de ces derniers? Rétrospectivement 1968 est beaucoup plus proche de 1945 que de 2019, et il ne s'agit pas que du nombre d'années. Les soixante-huitards ont vécu leur enfance et leur adolescence durant les années 1950 et 1960, dans un monde moderne mais ordonné par la suprématie de la culture classique. Ils ont produit le monde d'une culture libertaire aujourd'hui en crise. Cette génération 68 se voyait comme novatrice et voulait s'auto-engendrer dans un narcissisme qui la séparait de ses ascendants. Chose imprévue, il la sépare de ses descendants, si différents, lesquels, loin de lui tendre le miroir attendu d'un prolongement, font preuve d'un désaccord ou du moins d'une forme d'indifférence. Par deux fois, en un temps assez bref, les générations ne savent pas penser leur vraie place. Mégalomanie des soixante-huitards, individualisme consumériste démocratique de la revendication du « droit à » de leurs enfants, aujourd'hui jeunes adultes désemparés par l'achèvement de la décomposition de la modernité dans un nivellement par le bas que Marcel Gauchet théorise comme « la démocratie contre elle-même » (1985b).

Les soixante-huitards s'avèrent après coup plus proches de leurs parents et du « vieux monde » que des jeunes contemporains qui ne s'identifient pas à eux, dans un vécu de désorientation historique. Plus de mouvement clair vers le futur, la succession est remplacée par la disjonction. C'est alors qu'on se met à imaginer une mutation inédite, désirable pour les uns et horrible pour les autres: transformation de la famille, transhumanisme, lien social fluidifié, néo-gauchismes et néo-fascismes, et aussi néo-cynisme *post-truth* pour lequel tout est *bullshit* dans une fausse liberté de transgresser; l'angoisse reste prégnante. Des scénarios figés donnent des formes à ce qui menace de s'effondrer dans l'informe propre aux vécus subjectifs de nombreux individus contemporains. Clivage et projection sont recouverts par les débats sociétaux plus rationnels dont on perçoit confusément les fondements fous lorsqu'ils substituent l'assertif agressif à l'argumentatif pondéré. D'un côté, « tous pourris », il n'y a rien à attendre; de l'autre, on réinvente

des politiques progressistes mais sans se soucier de la continuité ou non-continuité avec celles du passé – dans les deux cas le narcissisme se convainc de son bon droit ou de son génie, dans la méconnaissance de la répétition.

Structure paranoïaque-perverse

On doit se demander si derrière le flottement de la vérité bousculée par le *fake* et par l'affaiblissement du référencement des représentations à des réalités, n'insiste pas une structure paranoïaque perverse qui va au-delà de la simple projection puisqu'elle est caractérisée par une persécutivité générative de discours fous se voulant rationnels. On serait en présence de quelque chose qui n'avait pas vraiment disparu après 1945, qui se mélange aujourd'hui avec le clivage plus récent de l'actuel malaise dans la culture, où tout propos, tout mouvement psychique est accompagné de son contraire comme si cette contradiction était gérable par une combinaison de moralisme phobique, de libertarisme pulsionnel de surface mal subjectivé et d'un rapport malade à l'autorité uniment rejetée et réclamée.

Dans ce tableau complexe, la tendance paranoïaque perverse apparaît plus comme une menace marginale que comme un fond qui remonterait lentement mais sûrement. On perçoit mieux le narcissisme pervers que l'aspect psychotique. Selon la psychanalyse les contraires peuvent tendre à se fondre sans s'équivaloir : par exemple dans la théorie phallique l'enfant croit que la femme est châtrée « et » ne le sait pas, « ce pénis n'est plus celui qu'il était avant » (Freud, 1927, p. 135) ; « doublement noué à des contraires », le déni représente la castration autant qu'il la réfute. Le premier exemple qu'en donne Freud est le fétichisme d'un certain « brillant sur le nez », les associations mènent à *Glanz* (regard en allemand) puis à *A glance on the nose* (un « reflet sur le nez » dans la langue maternelle du patient, l'anglais). Le sujet perçoit bien mais refuse de prendre connaissance de ce que cela implique : ce n'est pas une hallucination négative ni une croyance mais quelque chose comme la « halte du souvenir dans l'amnésie traumatique », et là Freud parle d'hommes qui ont du mal à intégrer la mort de leur père, à se soumettre à une réalité qui à la fois supprime et magnifie la figure paternelle, autrement dit à se confronter à la finitude humaine et à la castration symbolique – condition d'un dépassement de la position narcissique perverse, qui peut devenir mortifère. Freud dépeint le président Schreber comme un paranoïaque doué pour la mise en scène baroque d'une néo-personnalité unique en son genre, simulacre d'une féminité fantasmée par un homme : triomphe face au miroir un narcissisme où les revendications perverses et la

persécutivité psychotique se fondent en une unité provisoirement restituée (Freud, 1911).

Avant d'être psychotique, la persécutivité est mimétique, doublement nouée à des contraires, pour reprendre la théorisation freudienne du déni. Je cite *Malaise dans la culture*: « La sévérité originelle du surmoi n'est pas – ou pas tellement – celle qu'on a connue de lui ou qu'on lui impute, mais bien celle qui représente notre agression contre lui. » (1929, p. 317) Comment sortir d'une telle confrontation en miroir, immédiate et massive, dès lors qu'elle proviendrait de la constitution infantile du surmoi? Reprenons en la condensant la phrase de Freud: *la sévérité du surmoi représente notre agression contre lui*. Doublement nouée à ses contraires, l'agressivité narcissique sociale ordinaire comporte tous les ingrédients de la vraie psychose paranoïaque (Lacan, 1948). Freud parle d'un « mésusage du mécanisme très courant de la projection » (Freud, 1895a, manuscrit H) à propos d'une hystérique sujette à des accès de paranoïa¹. Il y aurait une projection normale et une projection psychotique, les cas les plus courants étant probablement intermédiaires, à savoir des personnalités narcissiques soit fragiles soit suraffirmées.

Le terme de *mésusage* est intéressant parce qu'il suggère un passage insidieux de la projection normale à la projection psychotique – c'est impressionnant dans les hystéries à moments psychotiques (Freud, 1895b) tandis que cela a lieu de façon insensible dans les mouvements paranoïaques de la psychologie collective inconsciente contemporaine, réactionnels à la prévalence des processus primaires liée à l'affaiblissement des interdits, qui demeure le courant majeur des économies libidinales individuelles, lesquelles n'ont jamais été aussi grégaires qu'en ce moment historique où elles croient à leur singularité absolue (Stiegler, 2007) – *la masse terrifiante de jadis peut se reconstituer très vite parce qu'elle continuait à vivre dans la foule des individus narcissiques*. On constate, par exemple, la facile coexistence de positions politiques néo-fascistes avec un mode de vie consumériste et un maintien des acquis récents dans la liberté de l'orientation sexuelle et d'organisation de la vie familiale (voir l'étude de R. Simone sur la jeunesse italienne: Simone, 2010).

Mais pour comprendre pourquoi le fascisme paranoïaque – et, plus généralement, le totalitarisme, pensons à la surveillance généralisée en Chine et à la nostalgie des leaders charismatiques révolutionnaires – redevient d'actualité, revenons un instant à l'intervalle entre projection normale et projection psychotique. Freud discutant Aichhorn évoque la figure du

père humilié qui n'a plus d'autorité sur des adolescents éduqués sans amour et son vœu d'une prophylaxie psychanalytique des fascismes qui viennent, pour conclure, un peu abattu, que le lieu d'où une parole prophylactique pourrait se faire entendre des masses n'existe pas, ou plus, parce que justement c'est ce lieu – celui du surmoi culturel civilisé collectif – qui est l'objet de la haine, du ressentiment et de la destructivité sous-jacente à ce qui se donne phénoménologiquement comme « malaise ».

On en est à nouveau là, mais dans la confusion puisque l'opposition aux néofascismes se dissocie entre refus de toute identité en faveur d'une mouvance transgenre et transculturelle, et constitution de néo-identités communautaristes, de genre ou postcoloniales; la rationalité de l'*Aufklärung* tend à être considérée comme une domination contestable alors qu'elle est, du moins me semble-t-il, notre unique recours, avec la *common decency* dont parlait Orwell, qu'il faut entendre non comme un bon sens répressif mais comme un savoir inconscient de ce qui est interdit, et qui n'a pas besoin d'être argumenté (le meurtre, l'inceste, etc.), chez tout un chacun. Si la figure du père sans autorité dans le texte freudien est celle de l'autorité qui a tort parce qu'elle veut avoir raison dans un but de domination, il n'y a plus de limite à ce qui peut être imaginé et revendiqué, on attend alors un nouveau régime de l'autorité et de la loi, ce qui suscite inévitablement des incertitudes dans un moment transitoire où l'on ne sait plus très bien ce qui est licite et ce qui est illicite.

Prenons *Les protocoles des sages de Sion*. 350 000 entrées sur Google avec des accroches du type « Les protocoles des sages de Sion seraient authentiques ». Or il y a près d'un siècle qu'on a établi que ce texte – qui prétend dévoiler l'existence d'un complot juif pour dominer le monde – est un faux grossier, mais il continue à être édité, lu, commenté, comme si leur vérité était proportionnelle au fait qu'on l'ait réfutée. Un serpent symbolique supposé enserrer toutes les nations est associé à l'élection par Dieu, puis à l'or et à des trésors secrets infinis. Paru en 1903 dans un quotidien d'extrême droite en Russie, il ne fait que reprendre un pamphlet contre Napoléon III où il est question de Machiavel et pas des juifs.

Adolf Hitler en fait dans *Mein Kampf* le sophisme absolu de l'argumentation complotiste paranoïaque-perversive d'hier comme d'aujourd'hui :

Les Protocoles des sages de Sion, que les juifs renient officiellement avec une telle violence, ont montré d'une façon incomparable combien toute l'existence de ce peuple repose sur un mensonge permanent. « Ce sont

des faux», répète en gémissant la *Gazette de Francfort* et elle cherche à en persuader l'univers; c'est la meilleure preuve qu'ils sont authentiques. Ils exposent clairement et en connaissance de cause ce que beaucoup de juifs peuvent exécuter inconsciemment. C'est là l'important [...]. (cité dans Bock, 2018, p. 100)

Hitler projette inconsciemment sur l'autre ce qu'il fut effectivement capable d'effectuer en toute conscience, avec un raffinement pervers qui apporte à la projection psychotique le tour de vis supplémentaire d'une « existence » qui « repose sur un mensonge permanent ». Le pseudo-raisonnement est ici sans fin, il s'agit d'une communication systémique dont le vrai fond est une passion ignoble qui ne se supporte pas elle-même et qui ne peut pas se passer de cette superstructure folle. Il faudrait rappeler cette phrase de Hitler chaque fois que l'on débat savamment du *fake* et du complotisme contemporains comme plus subtils et compliqués que les sémantiques totalitaires du xx^e siècle, qui reposaient sur un mensonge permanent tout aussi sophistiqué, psychose où la douleur psychique induit un recours à une haine perverse.

La locution « mensonge permanent » condense la déréalisation propre à la psychose et l'aveu que les discours qui occultent celle-ci en la recouvrant d'arguties pseudo-logiques sont tout simplement des mensonges (c'est-à-dire des propos non seulement faux mais aussi intentionnellement faux, même si certains ont pu y « croire », mais en ce cas croyance et perversion psychique sont presque synonymes). « C'est la meilleure preuve qu'ils sont authentiques » : on est là au cœur de la problématique actuelle de l'*infox*, intoxication par de fausses nouvelles ou des informations déformées, accompagnée d'un rire entendu face à des faits avérés : discours des élites et de la domination, forcément des mensonges. L'effondrement minute après minute des *Twin Towers* de Manhattan : ne voyez-vous pas qu'à l'évidence les étapes successives de cet anéantissement dénotent une planification ? Les aléas du réel ouvrent des brèches où s'engouffre l'interprétation délirante, déni de réalité mais aussi jouissance inconsciente selon deux logiques : a) l'une tourne en boucle dans le registre « un Crétois dit que tous les Crétois sont menteurs, etc. » ; b) l'autre noue une chose et son contraire², par exemple les juifs sont un peuple dominateur, mais leur existence est mensonge, ce n'est pas un peuple.

Selon Imre Kertész (2009), la culture d'avant la Shoah et d'avant Hiroshima a disparu ; dominerait désormais une idéologie de la destruction,

ceci même dans la démocratie lorsque l'irrespect et la vulgarité imprègnent la communication politique, les produits des industries culturelles et la vie quotidienne. On s'y habitue comme on s'accoutume aux meurtres de masse. L'indifférence du citoyen ordinaire fait écho à l'indifférenciation entre le moi-surmoi et le ça que la « culture » spectaculaire contemporaine génère, dans des registres allant de l'image traumatique à la falsification subtile. On ne perçoit plus la perversité psychique à l'œuvre qui prend le masque d'une vérité décomplexée.

En novembre 2019, Trump diffuse par tweet un photomontage de son visage sur le corps de Rambo (Stallone), la délégitimation du discours politique finit par ne plus choquer. Les Ouïgours sont écrasés par des méthodes qui prolongent directement celles des totalitarismes du xx^e siècle, mais la Chine reste un grand pays moderne. Les migrants vers l'Europe survivent dans des camps, entre la distance méfiante des uns et la compassion de ceux qui y voient, d'une façon disproportionnée, l'équivalent d'une nouvelle Shoah. La liste pourrait s'allonger d'occurrences laissant le commentateur dans un profond malaise concernant la civilisation du xxi^e siècle, dont la « modernité » exprime de plus en plus la levée des interdits fondamentaux qui s'est produite lors de la Shoah et d'Hiroshima.

La falsification a toujours existé, de Madame Mère rajoutée dans le tableau de David sur le sacre de Napoléon à l'effacement d'opposants sur les photos soviétiques, mais le procédé restait simple là où la « culture de l'Holocauste » dont parle Kertész comporte un degré de perversion *psychique* supplémentaire. Les psychanalystes n'ont pas l'expérience de ceux qui aiment le mal et tendent à le considérer comme une folie de la déliaison pulsionnelle, là où les choses sont plus complexes.

Lorsque l'on a en psychothérapie des patients influencés par les théories complotistes, advient dans la cure un moment où ce type de raisonnement se désarticule en énoncés qui s'annulent les uns les autres et, bientôt, en affects antagonistes qu'il n'est pas impossible d'interpréter, si le psychanalyste ne se laisse pas impressionner par la récurrence d'un vice de la pensée qui mène si facilement vers ce fond rance des personnes auquel rien n'y prédisposait.

Pour éclairer cette folie de notre époque une juriste, Muriel Fabre-Magnan (2018), interroge un principe d'illimitation du droit à l'égalité qui peut générer des situations insensées. La pensée juridique s'empare depuis quelques décennies de tous les domaines de la vie humaine en absolutisant « les droits ». Ce qu'il y a de plus légitime dans les principes de liberté et d'égalité peut se dégrader en conflit des désirs de chacun avec ceux des autres, ce

qui rend nécessaires de nouvelles jurisprudences. Voyez par exemple la réaction d'un tribunal de Montpellier en 2018 confronté à une conjecture où la représentation de ce qui est vrai vacille. Un couple d'une femme et d'un homme ayant déjà un enfant se trouve dans la conjoncture où monsieur, avec l'accord de madame, obtient de la justice d'être inscrit à l'état civil comme femme quoique n'ayant engagé aucune démarche transsexuelle et n'ayant pas l'intention de le faire ; ce couple continue à vivre ensemble et à avoir des relations sexuelles, voilà que madame attend un second enfant, celui-ci naît et le couple entend faire reconnaître, je crois, le géniteur comme seconde mère ; à moins que je ne me trompe et qu'il s'agisse de le faire reconnaître comme père. Dans les deux cas le droit tel qu'il existe ne peut répondre : un sujet enregistré à l'état civil comme femme ne peut être père, mais le géniteur déclaré père du premier enfant ne peut être mère du second en fonction de la cohérence des textes et de l'égalité de traitement des enfants. Les juges statuent qu'il est « parent », ce qui n'est pas faux.

Le droit semble sauf mais l'incertitude est flagrante. Les juges travaillent honnêtement dans un contexte qui mériterait un débat démocratique qui n'a pas eu lieu : pourquoi diable inscrire dans le marbre de la Loi les variations bisexuelles et le libre jeu érotique de chacun ? Une philosophe observe « un partage devenu inessentiel entre le vrai et le faux » (Revault d'Allones, 2018, p. 34) parce qu'on aurait trop aimé la vérité absolue et pas assez les vérités possibles. La psychanalyse déplace la question : la faiblesse du vrai, les absurdités où mène un égalitarisme devenu dogmatique, présupposent un trouble dans la psychologie collective inconsciente plus qu'elles ne l'expliquent.

Histoire

Dans la société du spectacle, ce qui semble vrai est souvent un moment du faux, disait Guy Debord en 1967, pour qui la distinction du vrai et du faux allait de soi. Le doute s'est insinué avec l'abysse de l'inouï qui va advenir selon Derrida, la fin du sujet selon Foucault, les machines désirantes selon Deleuze, la fin des grands récits selon Lyotard et le flottement souhaitable du sentiment de genre selon Butler.

Il n'est pas ici inutile d'adopter une perspective historique. Le centre ancien de Paris où nous aimons nous promener est répertorié, les moindres travaux nécessitent une conformité à l'original, c'est devenu un musée dit-on. Nous savons qu'en fait il a existé un autre Paris avant Haussmann mais aussi avant le Louvre et le Palais Royal, mais nous n'en tenons pas compte. En

1899 Anatole France se fâche contre des disciples de Viollet le Duc (auteur de la fameuse flèche de Notre-Dame rajoutée lors d'une restauration) qui font sauter deux chapiteaux dans un cloître,

pour cette raison que l'un était du XI^e siècle et l'autre du XIII^e, ce qui n'était pas tolérable, le cloître datant du XI^e. En raison de quoi l'architecte les remplaça par deux chapiteaux du XII^e siècle, et de sa façon. Je n'aime pas beaucoup qu'une œuvre du XII^e siècle soit exécutée au XIX^e. Cela s'appelle un faux. (France, 1899, p. 246)

Le vrai est-il l'état actuel des choses résultant de reconstructions variées, auquel nous sommes habitués et que nous désirons tel quel, ou une frénésie de retour à l'état le plus ancien, face à quoi on hésite? Ainsi on donne à la façade de la cathédrale de Poitiers ses couleurs d'origine mais seulement le soir par des projections de lumières.

Trump serait plus du côté de Las Vegas qui exhibe le simulacre comme *sa* vérité que de Santa Fe, typique faux vrai. À cet égard le mensonge est ancien, ce qui est nouveau c'est de s'en vanter, ce qui efface la valeur et du vrai et du faux. Trump a commencé à tweeter l'expression *fake news* fin 2016 pour répliquer aux accusations portées contre lui, puis c'est une avalanche pendant les élections, Hilary Clinton aurait vendu des armes à Daech – et en France il suffit de modifier Alain en Ali pour que Juppé perde la partie, les «passions tristes» l'emportent quand elles trouvent des signifiants porteurs d'une vérité qu'ils semblent révéler par leur simple énonciation, à l'égal de la citation d'une parole incontestable, au point que le faux devient un moment du vrai. Un énoncé répété par une énonciation répétante peut donner l'impression qu'il n'y a pas d'au-delà d'un discours où le vrai et le faux s'embrouillent, et ce sont les falsificateurs qui parlent le plus de vérité et dénoncent sa perversification. Comment tenir ici un propos dont la valeur s'impose?

La théorie de la tiercéité selon Peirce distingue le signe en lui-même du signe en rapport duel avec l'objet dont il tient lieu et enfin du signe tel qu'il est interprété par un sujet pour représenter un objet dans une relation triadique: il existe un *ground* dit Peirce, un concept solide qui relie le signe à l'objet, c'est cela qui s'effondre dans le *fake*. L'interprétation se fonde sur un *ground* et une relation triadique – par exemple le psychanalyste parle d'un patient à d'autres analystes, un auteur s'adresse à un auditoire tout en citant d'autres auteurs. Le patient qui évoque une séquence interprétative

passée lui reconnaît une vérité, mais il la transforme en la reprenant, il ne se contente pas de la citer ou de la répéter – corollairement existe le risque que l'interprétation reste une périphrase qui ne dénote rien du tout.

La structure élémentaire de l'infox, du déni, puis de la paranoïa perverse a été analysée il y a longtemps par Platon comme *sophisme*. Celui-ci donne de l'existence à ce qui n'est pas et représente « le même comme étant [...] un autre, et un autre le même » (Platon, 1950, p. 324) afin de « s'enchanter incessamment [de] promouvoir ainsi les contraires ». Habile orateur, le sophiste sait mettre ses interlocuteurs en contradiction avec eux-mêmes (Platon, 1950, p. 337), par un « art spécial » de l'« entrecroisement des termes », de sorte que le propos portera indifféremment sur un vrai sujet « ou sur rien » (Platon, 1950, p. 329) « d'une façon tout à fait déroutante » (Platon, 1950, p. 294), rendant « le débat risqué » (Platon, 1950, p. 296). C'est la « façon la plus parfaite d'annihiler tout discours » par la puissance d'une « sorte de rêve humain à l'usage de gens réveillés » (Platon, 1950, p. 334), que nous nommerions de nos jours l'hallucinatoire.

Il faut ici, avec Antoine Compagnon, cerner très précisément le leurre que peut générer l'acte de parole : « Le vrai concerne la proposition elle-même, comme si le doublet impliquait, ou était de même valeur que “P est vrai” » (Compagnon, 1979, p. 112), ce qui « masque la question de la vérité de l'énoncé sous celle de l'authenticité de l'énonciation, avec cette conséquence que l'énoncé lui-même est tenu pour vrai : “t” dénote l'énoncé t, mais s'entend comme “t est vrai” ». Cette confusion entre sincérité de l'énonciation et vérité de l'énoncé est caractéristique de la parole religieuse. Platon éclaire le passage de l'idée à sa copie (idole) et à la copie de la copie (fantasme, mauvaise copie qui fait néanmoins illusion) : que faisons-nous de cette hiérarchie ? Le rapport au *ground* dont parle Pierce semble s'y perdre, les images ne sont plus que des simulacres, mais nous pouvons faire valoir que les ombres des traces mémorielles dans les rêves procurent un contact avec le *ground*. Pour la psychanalyse c'est une méthode, et une éthique de l'énonciation, qui sont susceptibles d'atteindre le vraisemblable – à l'opposé des séductions par le discours où il suffit de se déplacer d'un angle infime pour que leur éclat attracteur se ternisse.

La psychanalyse apprend à regarder, à écouter à contre-jour des rhétoriques qui réclament allégeance jusqu'au désir fou que l'on redise jusqu'à ce qu'elles n'ont peut-être pas prononcé elles-mêmes, comme l'hystérique attend que l'on joue à sa place son désir refoulé, plus proche qu'elle/ lui de sa vérité. L'emballlement des folies fanatiques majore une « stratégie

d'énonciation seconde qui, dans un texte premier, donne voix à ce qu'il a déjà dit et qui repose silencieusement en lui » (Compagnon, 1979, p. 164) jusqu'à lui faire dire ce qu'il n'a pas dit. De ce point de vue la folie-de-la-vérité proviendrait d'une négation que le discours divin est d'emblée multiple et ambigu, allégorique, par une lecture récursive qui voudrait par exemple que le Coran contienne la parfaite intelligence des Évangiles et ceux-ci la lettre la plus véridique de la Bible hébraïque: énoncé linéaire, énonciation pure, verbe incréé sans reste et surpuissant qui prétend se nommer « Je suis celui qui est » alors que la traduction exacte est « Je suis celui qui sera » – ce qui n'est pas pareil, une structure tiercéisante et un savoir absolu à expliciter ou une absence ineffable.

Il y a *littéralement* crise d'autorité: les systèmes dogmatiques faussés à la base rendront inévitable la sortie de la religion (Gauchet, 1985a) par la réforme protestante et la rationalité de l'*Aufklärung*. Le détour par la métaphysique et la religion ramène à l'efficacité moderne de la propagande, qui réside dans l'identification des sujets de l'énoncé avec les sujets de l'énonciation. La psychanalyse y ajoute la logique pulsionnelle du slogan qui excite là où le moi idéal se confond avec l'idéal du moi et pervertit le surmoi. Vieille histoire toujours présente: le narcissisme altère la perception, à partir de quoi la répétition de la forme dégénère en perversion psychique.

Critique contemporaine

Peut-on encore parler de vérité à des individus qui ressentent toute convention sociale comme une contrainte arbitraire et vivent dans une sorte de dissidence personnelle absolue qui légitime de combattre un ordre quelconque parce que c'est un ordre, état d'esprit qui se substitue aux anciens idéaux révolutionnaires lesquels étaient très ordonnés? La vérité suppose une correspondance d'une représentation avec la réalité indépendante, ce qui a été affaibli par une réception faussée des vérités variables proposées par la physique quantique ou des vérités partielles et multiples montrées par la psychanalyse – on en déduit à tort qu'il n'y a que des constructions et que des signes, et bientôt une pure subjectivité; du structuralisme à un néo-anarchisme, le pas est franchi. Max Weber ou Adorno critiquaient non la raison mais la rationalité instrumentale s'accompagnant d'une dissolution des valeurs, c'est-à-dire une perversification des lumières avec son cortège de nouvelles superstitions, de nouveaux fétiches. Les nouveaux leaders « populistes » semblent susciter une adhésion par défaut moins fanatique que jadis, une « croyance par scepticisme » comme le dit Jacques Bouveresse

(1984, p. 82). Comme s'il n'y avait pas inscription mémorielle des nouveautés même les plus récentes, de sorte que la vérité actuelle semble être la seule vérité; on a oublié qu'après avoir parlé de post-modernité il y a eu l'hyper- et la sur-modernité: on s'en tient désormais à nouveau à la modernité, triomphante en fait déjà depuis quelques siècles, ce que le narcissisme des contemporains vivants ne peut qu'évacuer.

Le psychanalyste contribue à un mouvement de nouvelle renaissance, ne serait-ce qu'en étant pour lui-même un foyer de clarté et d'exigence réflexives. Freud disait que la connaissance du malaise dans la culture ne résolvait pas les problèmes de la civilisation, ce qui est autre chose que le *cynisme contemporain* qui consiste à admettre comme fondée telle ou telle critique d'un dysfonctionnement institutionnel afin que tout continue comme avant – pas au sens de la célèbre phrase du film *Le Guépard* de Visconti mais plutôt d'une *banalisation* où s'amorce l'esprit de collaboration: « Le fait de savoir en principe à quoi s'en tenir sur les causes et les origines ne rend pas forcément l'illusion moins attrayante, ni la vérité plus supportable. » (Bouveresse, 1984, p. 97) On met en cause des logiques systémiques de pouvoir face auxquelles on ne peut pas faire grand-chose et les choses continuent comme avant. Il appartient à la nature de la vérité que l'on y soit partie prenante comme sujet actif, au sens où on ne peut faire l'expérience de la vérité de tel ou tel éprouvé ou de telle ou telle phrase qu'en y mettant sa propre pensée pour essayer d'aller au-delà, à l'inverse de la pensée qui croit à du nouveau là où il y a en réalité répétition du même dans un vécu sociohistorique où le vrai et le faux se mêlent structurellement – pensée qui ne croit pas vraiment à la catastrophe (par exemple écologique) annoncée. Les problèmes sans solution ne sont pas pour autant sans réalité. La lucidité, pour décourageante qu'elle puisse être, nous aide à nous référer à des valeurs dans l'ordre de la représentation. L'individu contemporain, prompt à s'inquiéter des menaces qui pèsent sur notre monde, ne les connaît pas vraiment, sinon il serait *obligé d'agir efficacement*. D'où le sentiment diffus qu'il y a quelque chose de foncièrement faux dans tout cela: les conservateurs aiment le mode de vie libéral-libertaire, les déclarations progressistes les plus échevelées ne coûtent pas cher, tandis que les opposants violents apprécient d'être filmés à la télévision ou sur les réseaux sociaux.

Prenons l'exemple de la critique de la tradition occidentale: ne peut-on être de « sa » tradition avec la nécessaire réflexivité critique et suffisamment d'empathie réelle pour les autres traditions, de façon authentique, sans que cela se réduise à un exercice, forcément faux et donc à l'arrivée inefficace, de

moralisme abstrait? Le pluralisme conciliant aujourd'hui dominant traite les théories comme des opinions en droit égales plus que comme ce qu'il convient de démontrer ou de réfuter, de sorte que l'on écoute plus vraiment les contradicteurs. La *post-truth* contemporaine n'est peut-être qu'un avatar de plus de la nostalgie de ces grandes vérités aliénantes dont nous ne voulons plus à juste titre depuis un certain temps (marxisme, religions, dogme d'un progrès naturel).

L'historien se veut capable de s'écarter des préjugés de sa subjectivité liée au temps présent, jusqu'à un certain point seulement et il le sait, de sorte que reste toujours à vérifier l'acceptabilité ou la non-acceptabilité de ses propositions. Nous ne nous fions pas à nos seules associations de pensée et avons besoin de dispositifs triadiques pour espérer produire des vérités qui ne soient pas cantonnées à l'espace des psychés individuelles ou à celui de communautés culturelles particulières. Il existe des consensus illégitimes, des accords sur la vérité d'une théorie en réalité fausse, dont on suppose qu'ils seront au bout d'un certain temps délégitimés: or l'inquiétude de notre présent tient à ce que nous ne sommes plus tout à fait sûrs que le jugement des temps futurs tranchera dans le bon sens.

Le psychanalyste accompagne ses patients avec sa propre associativité/dissociativité, sans peur du possible vide entre deux phrases ou entre deux phonèmes, et c'est là que l'accessibilité à l'inconscient est la meilleure, voie royale comme le rêve. Un des bénéfices secondaires d'une cure, et pas des moindres, réside, au-delà de ce vide accepté avec moins de crainte par l'analysant, dans une réappropriation de facultés intellectuelles inhibées, ce qui a des conséquences politiques: le citoyen ordinaire ressent une disproportion entre ce que la tradition culturelle et la science apportent et sa capacité à l'intégrer pour s'orienter dans le monde, cette disproportion pouvant générer un ressentiment haineux envers le savoir. Le sujet renoue avec les générations précédentes en découvrant sa façon propre d'interpréter les acquis historiques. Cette opération articule l'imaginaire à une dimension collective symbolique. Ce sont les sujets singuliers qui sont les porteurs de la culture – nous devons admettre des conceptions variées tout en ne cédant rien quant à l'exigence de véracité. Le sentiment que notre compréhension est forcément limitée ne mène pas à renoncer à des vues futures meilleures.

Conclusion

Notre présent confus se caractérise par une haute teneur en discours idéologiques: «Il n'y a plus guère aujourd'hui que les criminels qui osent

nuire à autrui sans recourir à la philosophie.» (Musil, 1957, p. 230-231) Le tohu-bohu d'idées en tout genre se résume en un «tour de passe-passe [...] qui consiste à remplacer l'efficacité non-mesurable de la grandeur par la grandeur mesurable de l'efficacité. N'est grand désormais que ce qui passe pour tel [...] il n'est pas donné à tout le monde d'avaler sans difficulté ce noyau des noyaux de notre temps» (Musil, 1957, p. 517).

Chaque époque a son paradigme, sa clôture, mais notre époque ne serait-elle pas celle d'une clôture impossible sur quelque paradigme que ce soit, d'où toutes ces surenchères absurdes qui nous assaillent? *L'excitation psychique* et *l'accélération* mènent à supposer une rupture inouïe avec le passé *en train de se produire*, dans le sentiment de choses déjà vues, propre à toute historicité. Si la déliaison semble faire moins peur à des individus enivrés par le projet de s'auto-engendrer, le besoin d'un lien véritable ne disparaît pas pour autant.

Freud écrivait, dans *L'avenir d'une illusion*: «Mes illusions [...] ne sont pas, comme les illusions religieuses, impossibles à corriger; elles ne possèdent pas un caractère délirant [...]. La voix de l'intellect est basse, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue [cette dernière phrase est reprise par Freud à Anatole France].» (Freud, 1927, p. 76-77) Il réfute «l'échappatoire» qui met sur un pied d'égalité croire et ne pas croire et qui prétend que voir lucidement l'insignifiance de l'homme dans l'univers serait encore de la religion. *La voix de l'intellect est basse et certes elle ne s'arrête point – quant à ce qu'elle soit entendue face à l'actuel déficit des consistances épistémiques et symboliques, dont on ne sait pas s'il s'aggraverait, cela dépend en partie de notre capacité à faire entendre la spécificité du psychisme* corollaire d'une conception de la vérité partielle et améliorabile où «notre appareil psychique est lui-même partie constituante de cet univers que nous avons à explorer» (Freud, 1927, p. 80).

François Richard
richard-franc@wanadoo.fr

Notes

1. Je remercie François Duparc qui a attiré mon attention sur ce texte.
2. Orwell montre dans *1984* la force du procédé où un signifiant signifie son contraire – on le voit à l'œuvre dans notre actualité de la démocratie infiltrée par les raisonnements calomnieux et mensongers, pourtant sans commune mesure avec les crimes de masses et les totalitarismes.

Références

- Bock, F. (2018). Les protocoles des sages de Sion : un faux qui a la vie dure. *Raison présente*, 208 (4), 95-102.
- Bouveresse, J. (1984). *Le philosophe chez les autophages*. Paris : Minuit.
- Castoriadis, C. (1999). L'époque du conformisme généralisé. Dans *Le monde morcelé. Les carrefours du labyrinthe III* (p. 11-24). Paris : Seuil.
- Compagnon, A. (1979). *La seconde main ou le travail de la citation*. Paris : Seuil.
- Debord, G. (1967). *La société du spectacle*. Paris : Buchet/Chastel.
- Fabre-Magnan, M. (2018). *L'institution de la liberté*. Paris : Presses universitaires de France.
- France, A. (1899). Pierre Nozière. Dans *Œuvres III*. Paris : Gallimard, 1991.
- Freud, S. (1895 a). Manuscrit H : Paranoïa, joint à la lettre du 24 juin 1895 à Fliess. Dans *Lettres à W. Fliess. 1887-1904* (p. 140-147). Paris : Presses universitaires de France, 1981.
- Freud, S. et Breuer, J. (1895 b). Études sur l'hystérie. Paris : Presses universitaires de France, 1981.
- Freud, S. (1911). Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (*dementia paranoides*) décrit sous forme autobiographique. Dans *Œuvres complètes de psychanalyse X*. Paris : Presses universitaires de France, 1993.
- Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion*. Paris : Presses universitaires de France, 1971.
- Freud, S. (1929). Malaise dans la culture. Dans *Œuvres complètes de psychanalyse XVIII*. Paris : Presses universitaires de France, 2002.
- Freud, S. (1927). Le fétichisme. Dans *La vie sexuelle*. Paris : Presses universitaires de France, 1969.
- Gaucher, M. (1985 a). *Le désenchantement du monde*. Paris : Gallimard.
- Gaucher, M. (1985 b). *L'avènement de la démocratie 2. La crise du libéralisme*. Paris : Gallimard, 2007.
- Granaham, M. (2019). Une anthropologie du mensonge : Trump et la socialité politique de l'indignation morale. *Monde commun*, 2 (1), 120-136.
- Gilbert S., Bourgeois-Guérin E. et L'Archevêque A. (2019). *Argument du colloque L'Empire du faux* (Université du Québec à Montréal, novembre 2019). <http://revuefiligrane.ca/lempire-du-faux/>
- Hartog, F. (2013). *Croire en l'histoire*. Paris : Flammarion.
- Kertész, I. (2009). *L'Holocauste comme culture*. Arles : Actes sud.
- Lacan, J. (1948). L'agressivité en psychanalyse. Dans *Écrits* (p. 101-124). Paris : Seuil, 1966.
- Ledoux, A. (2019). Des usages politiques de l'image comme preuve. *Monde commun*, 2 (1), 90-104.
- Musil, R. (1957). *L'Homme sans qualités*. Paris : Seuil.
- Peirce, C. S. (1903). *Écrits sur le signe*. Paris : Seuil, 1978.
- Platon (1950). Le Sophiste. Dans *Œuvres complètes II*. Paris : Gallimard.
- Revault D'Allones, M. (2018). *La faiblesse du vrai. Ce que la post-vérité fait à notre monde commun*. Paris : Seuil.
- Richard, F. (2011). *L'actuel malaise dans la culture*. Paris : De l'Olivier.
- Richard, F. (2017). Le surmoi pervers. *Revue française de psychanalyse*, 81 (2), 338-350.
- Richard, F. (2019). Sexualité et pornographie sur internet. Dans J. Schaeffer (dir.), *Qu'est la sexualité devenue? De Freud à aujourd'hui* (p. 141-152). Paris : In Press.
- Simone, R. (2010). *Le Monstre doux. L'Occident vire-t-il à droite?* Paris : Gallimard.
- Stiegler, B. (2006). *Les sociétés incontrôlables d'individus désaffectés. Mécréance et discrédit 2*. Paris : Galilée.
- Veyne, P. (1983). *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?* Paris : Seuil.